

DANIÈLE WASSERMAN
AVEC JOSIANE VALIN

À 40 ANS,
NOUS AURONS
UN CINÉMA...

L'âge d'or du cinéma d'art et d'essai

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :

<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de *simply-crowd.com* qui ont permis à ce livre de voir le jour.

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier
et en encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou
d'adaptation interdits pour tous pays.*

ISBN 978-2-37916-740-9

Dépôt légal : juin 2021

*Ce livre est dédié à
Roger Wasserman*

Tu es pressé d'écrire
Comme si tu étais en retard sur la vie
S'il en est ainsi fait cortège à tes sources
Hâte-toi
Hâte-toi de transmettre
Ta part de merveilleux, de rébellion, de bienfaisance
Effectivement tu es en retard sur la vie
La vie inexprimable
La seule en fin de compte à laquelle tu acceptes de t'unir (...)
Si tu veux rire
Offre ta soumission
Jamais tes armes
Tu as été créé pour des moments peu communs
Modifie-toi, disparais sans regret
Au gré de la rigueur suave

René Char
Moulin premier

Pourquoi ce livre ?

On me demande souvent de raconter « mes années cinéma » et ce que j'ai vécu en tant qu'exploitante de cinéma d'art et d'essai. Je m'aperçois que ce que je dis passionne et intrigue beaucoup de personnes. Tout en étant un passé récent, le monde de 1957, année où nous avons acheté le premier cinéma, est à jamais disparu. Je parle d'un monde où il n'y avait que seize salles de cinéma classées Art et Essai à Paris, alors qu'il y en aura cinq fois plus cinq ans plus tard, et encore bien plus par la suite dans la France entière. Chaque salle avait un opérateur dans la cabine et des ouvreuses qui portaient un panier avec des friandises et des Esquimaux glacés, une ambiance à jamais perdue avec la création des multisalles et l'automatisation des cabines de projection.

Au Quartier Latin, on pouvait projeter un film brésilien, polonais, grec, sud-africain, sans vedette, d'un metteur en scène inconnu, et néanmoins remplir des salles pendant des semaines, avec pour seul lancement un article élogieux d'un de ces critiques vraiment fous de cinéma qu'étaient les journalistes du Monde, de l'Express, de Combat, du Nouvel Observateur, du Canard Enchaîné ou de l'Humanité.

À cette époque, une salle de 200 places pouvait faire 6 000 entrées dans la semaine, plus qu'une salle des Champs-Élysées avec un film aux millions dépensés pour son lancement.

Or, presque rien ne subsiste du souvenir de cette période où des réalisateurs étrangers venaient présenter eux-mêmes leur film à Paris, avant leur pays d'origine, car un lancement réussi chez nous assurait le succès futur du film. De jeunes réalisateurs étaient certains de trouver une sortie pour leur premier film compte tenu du nombre important de petites salles où tous les genres, tous les sujets, toutes les audaces pouvaient trouver leur public.

Alors j'ai décidé de partager ces moments de découvertes d'un ailleurs passionnant, de gens hors norme qui quelquefois s'endettaient à vie pour tourner un film qui ne rencontrerait pas le succès espéré, de personnages connus qui se révélaient angoissés et peu sûrs d'eux alors que des réussites mondiales auraient dû les rassurer sur leurs talents, où certains se révélaient malhonnêtes et d'autres au contraire pleins de qualités.

Très peu de films sont devenus des classiques mais avec la sortie de chacun j'ai vécu une aventure passionnante, une rencontre intéressante. Surtout, j'ai voulu que les titres au moins subsistent pour l'avenir : oui ces

films ont été tournés, ont été vus, pour certains ont marqué une époque, ont inspiré d'autres œuvres. C'est le créateur de la première cinémathèque au monde Henri Langlois qui disait que tous les films étaient à garder, au moins à garder en souvenir. C'est ce que j'ai essayé de faire avec les pages que vous allez lire.

Tout a commencé...

Je suis née en 1927 en Pologne. En 1929, mon père a quitté Varsovie, où nous habitons, pour la France afin d'échapper à la persécution des Juifs. C'était avant la funeste période hitlérienne. Nous avons suivi peu après avec ma mère, ma sœur et ma grand-mère paternelle. Mes premiers souvenirs me ramènent à l'école maternelle de la rue des Fauconniers, dans le 4^e arrondissement de Paris. Je ne comprenais pas un mot de cette langue bizarre que tout le monde parlait. Nous vivions dans une seule pièce sans confort, rue des Jardins Saint Paul. Elle contenait, en plus du grand lit de mes parents et des lits-cages empilés dans la journée, une machine à tricoter manuelle avec laquelle mon père fabriquait des panneaux de laine multicolore qu'il était interdit de toucher.

Nos camarades de classe passaient tous leurs vacances chez des grands-parents, une marraine ou une tante à la campagne. Nous ça a été Paris jusqu'en 1936, année de notre premier séjour à Pourville-sur-Mer. Ma sœur aînée, Marie, et moi y avons découvert des vaches, poules, canards « en vrai » dans les champs de cette campagne normande qui nous semblait le plus bel endroit du monde et où nous avons appris à nager seules dans la mer.

Dès 1937, le jeudi, jour où il n'y avait pas d'école, nous allions toutes les deux dans une des trois salles de cinéma de la rue du Faubourg du Temple. Le Palais des glaces, qui existe toujours, passait souvent deux films américains doublés en français. Le premier était un western ou un Laurel et Hardy et le second une comédie ou un film policier. Le deuxième cinéma, aujourd'hui Apollo théâtre, ne passait que des films français. Je me souviens que dans le troisième, aujourd'hui disparu, nous voyions souvent des comédies allemandes avec Annie Onda et des films avec Shirley Temple.

Dix ans après notre arrivée et quatre déménagements successifs, mes parents, par leur travail et sans aucune aide, avaient créé une usine de tricots, 50 Faubourg-du-Temple dans le 11^e, avec du matériel moderne. Mon père faisait les modèles, plusieurs collections par an, ma mère était à tous les postes où il manquait quelqu'un : bobinage, coupe, montage... Une vingtaine d'ouvriers travaillaient en deux équipes jour et nuit. Il fallait rentabiliser le matériel acheté à crédit en Allemagne. Les clients étaient ces boutiques de

vêtements qui existaient alors dans toutes les villes et tous les villages de France, et qui étaient démarchées par des représentants sillonnant le pays.

Depuis son plus jeune âge, mon père aspirait à un monde juste et fraternel. Ses idées politiques, il les mettait en pratique en partageant tous les ans les bénéfices de son entreprise en trois parties égales : la première lui servait de revenu pour faire vivre la famille et aider de nombreuses personnes, la deuxième était destinée aux investissements nécessaires à la bonne marche de l'entreprise, la troisième était distribuée à tous les ouvriers. Tout en n'étant pas inscrit au Parti communiste, il est resté abonné jusqu'à la fin de sa vie au journal l'Humanité Dimanche.

Nous habitons alors au 1er étage dans un appartement de quatre pièces pour lequel mes parents avaient enfin acheté des meubles et de la vaisselle, car nous avions, jusque-là, vécu au milieu de tables en bois blanc et de chaises dépareillées. Un escalier intérieur reliait le logement à l'atelier et c'était formidable de vivre ainsi au milieu d'une véritable ruche qui nous mêlait tous au monde du travail.

En 1939, la déclaration de la guerre ne nous a pas trop inquiétés. Nous allions gagner puisque nous étions les plus forts, c'est ce qui était affiché sur les murs. Ma sœur et moi n'avions pas de raison de ne pas le croire. Mon père avait perdu sa nationalité polonaise. En effet, le gouvernement polonais l'avait déchu de sa nationalité quand il était parti, comme c'était la pratique pour tous les juifs. Il était donc apatride. Il n'avait pas encore demandé sa naturalisation, car il aurait dû faire son service militaire. Or il ne pouvait pas s'absenter pendant un ou deux ans, étant chargé de famille. Il alla donc s'engager dans la Légion étrangère ce qui était sa seule possibilité de rejoindre l'armée.

La déroute qui suivit nous trouva d'abord incrédules. Nous ne pouvions croire à cette défaite rapidement acceptée par le Maréchal Pétain mais mon père au courant de ce qui se passait en Allemagne décida rapidement de nous faire quitter Paris pour La Bourboule où une amie avait été se réfugier et lui avait laissé son adresse.

Nous ne connaissions pas bien la France, et l'Auvergne en plein été était un séjour inattendu.

Roger Wasserman et moi nous sommes connus en 1941, à La Bourboule où nos familles étaient installées. J'avais 15 ans, il en avait 17. Nous avons deux passions communes : Charles Trénet et le cinéma. Son père Maurice Wasserman était originaire d'Odessa d'où sa famille était arrivée au tout début des années 1900 : une fratrie de sept personnes adultes, tous mariés et pères de famille. Il y avait 6 frères et une seule fille, Bessa, la grand-mère de Roger. Ce qui m'avait surpris, c'est qu'ils s'étaient tous fait construire une maison ou une baraque en bois, selon leur possibilité financière, dans la

même rue à Livry-Gargan. Ils souhaitaient rester proches les uns des autres en fin de semaine. C'était encore, à l'époque, un petit coin de campagne. Ils étaient marchands de meubles à Paris, avec des magasins d'importance différente. Les hommes allèrent à la guerre en 1914 et en revinrent tous indemnes.

La situation politique nous a éloignés rapidement, Roger et moi. Sa famille est partie dans la région de Grenoble alors que nous sommes allés habiter à Villeurbanne.

Nous avons gardé une relation épistolaire jusqu'à ce que la prudence nous oblige à rompre tout contact.

Après la guerre, ma sœur, souhaitant se marier à notre retour à Paris, se mit à établir la liste des invités. Nous nous sommes vite rendu compte qu'il y avait beaucoup plus de filles que de garçons, c'est ainsi que j'ai pensé à appeler Roger Wasserman : nous avons échangé nos adresses de Paris espérant nous revoir après la guerre. Nous ne savions pas, à l'époque, ce qu'allait signifier l'arrivée de Roger dans notre petit groupe d'amis d'adolescence.

Il est vite devenu l'animateur de notre petite bande, nous entraînant voir des films intéressants, assister à des soirées dont nous n'aurions jamais entendu parler sans lui, commencer à fréquenter les caves de Saint-Germain-des-Prés...

Il finit par louer, tous les dimanches, la Salle Susset, située sur le bord de la Seine. Il engagea l'orchestre d'Eddy Barclay – alors inconnu – qui faisait danser, de plus en plus de jeunes, avec un succès fou. À cette époque, il écrivait des chansons dans le style de Charles Trénet.

Roger était entouré de filles qui le poursuivaient avec acharnement. Je ne cherchais pas à les concurrencer.

C'est finalement avec moi qu'il a choisi de sortir et nous avons décidé de nous marier. Nous étions tous les deux mineurs (18 et 20 ans), mais nos familles étaient heureuses de cette union. À cause de la guerre, nous étions passés directement de l'enfance à l'âge adulte.

Le 28 février 1946, en sortant de la Mairie, nous nous sommes promis d'acheter un cinéma pour nos 40 ans.

Nos premiers Festivals de Cannes

À l'époque, Roger travaillait, comme vendeur dans le magasin de meubles de son père « Les Docks de la literie », situé porte de Montreuil. Moi, j'aidais mon père dans son usine « Tricots Sz » (vente, comptabilité... remplaçant, à l'occasion, l'un ou l'autre des employés de l'usine).

Nous assistions aux avant-premières de théâtres, aux couturières (dernière répétition avant la générale où étaient invités les différents corps de métiers ayant participé à la préparation du spectacle), ou encore aux répétitions du Gala des Artistes au Cirque d'Hiver... Comment Roger était-il au courant ? Nous avions sans arrêt des invitations qu'il se procurait je ne sais comment.

Le cinéma tenait une grande place dans notre vie. Nous rattrapions le manque des années de guerre en allant voir des comédies avec Fred Astaire et Ginger Rogers. Nous découvrions Humphrey Bogart et Lauren Bacall, Les enfants du Paradis ou Le Corbeau qui n'étaient pas programmés dans le petit cinéma de La Bourboule. Murat-Le-Quaire où nous habitions pendant la guerre était un tout petit village sans cinéma. J'avais été étonnée de voir dans le studio de Roger une revue professionnelle : « Le Film français » à laquelle il était abonné. Elle informait la profession sur les films en préparation, sur les résultats d'exclusivité et aussi sur l'organisation pour la première fois en France du Festival International du Film de Cannes. C'était en 1946.

Au même moment, la naissance de notre premier enfant nous apporta une joie immense. Cette si jolie petite fille, nous l'appelâmes Nicole. Nous étions si jeunes tous les deux, nous jouions à la poupée avec elle. Je la baignais tous les soirs pour que son papa assiste au rituel. Nous avons donc suivi l'événement cinématographique cannois dans les journaux et à la radio.

Roger eut très envie de participer à la deuxième édition du Festival de Cannes qui avait lieu au mois de septembre 1947. À l'époque, le Directeur de publication du Film français était Maurice Bessy et Roger, cinéophile depuis toujours, eut l'audace de lui écrire pour lui demander s'il pouvait intervenir pour nous obtenir deux invitations. On n'y croyait pas beaucoup, car seuls les professionnels étaient susceptibles d'assister à cette manifestation.

Peut-être que le fait d'être abonné au Film français donna une certaine crédibilité au souhait de participer au Festival. Quelques jours plus tard, à notre grande surprise, un courrier arriva sur papier à en-tête de la revue avec la signature de Maurice Bessy. Il nous demandait de nous présenter la veille de l'ouverture au Carlton où une enveloppe nous serait remise par le concierge avec les cartes d'accréditations.

Il fallut vite appeler un hôtel, retenir les billets de train... Il fallait aussi s'occuper de la garde-robe, car la tenue de soirée était obligatoire. Roger ne voulait pas d'un smoking, pourtant imposé. Il acheta une écharpe en soie blanche qui viendrait dissimuler les revers de son costume marine en alpaga. Pour moi, ma petite maman me conseilla d'acheter deux jupes longues et quelques hauts qui me permettraient de changer de tenue. Un magasin vendait ce genre de vêtements, Passage du Lido, chez Artaban. J'avais souvent admiré leurs vitrines. Une visite me permit de constater que le budget dont je disposais ne m'accordait que le droit de regarder, pas d'acheter. Vive maman et sa machine à coudre : les tissus du Marché Saint Pierre à Montmartre me permirent de m'habiller à peu de frais, avec une jupe longue en satin blanc et l'autre en tulle gris perle. Pour les hauts, maman fronça et drapa du tissu pailleté ou brodé sur des bustiers qui me servirent pendant des années. Puis vint l'angoisse : et si on faisait tout cela pour rien, et si Maurice Bessy oubliait sa promesse ? Roger ne voulait pas l'importuner au téléphone, nous allions quand même prendre le risque et partir. Déjà le train bleu et son wagon restaurant luxueux étaient une fête.

Tout fut parfait. Notre enveloppe nous attendait au Carlton, une recommandation du Directeur du Film français pour le Service de Presse nous accordait non seulement nos places pour toutes les projections, mais également d'être sur la liste des invités pour les réceptions.

Les projections étaient prévues dans les jardins du Casino, uniquement le soir. Les chaises en fer de la Croisette étaient disposées en rangs serrés, l'écran en plein air, les haut-parleurs de chaque côté et les deux appareils de projection assez bruyants... À l'époque tout cela sentait l'improvisation au moindre coût.

Le premier soir, les festivaliers, confiants, étaient là, smokings et robes du soir décolletées pour s'asseoir sur ces chaises inconfortables, si près de la mer. Vers 23 heures, l'humidité et la fraîcheur faisaient frissonner les femmes aux épaules nues. Ces tenues n'étaient réellement pas adaptées à cette situation, tout comme les chaussures fragiles à hauts talons. La projection avait commencé tard, car il fallait attendre qu'il fasse nuit, apparemment personne n'y avait pensé. La réception qui suivit, très brillante, fit un peu oublier ces désagréments, mais dès le lendemain on vit apparaître les invités munis de petits coussins pour les chaises, petite laine pour les épaules et même

quelques couvertures nullement incongrues en ces lieux.

Le Film français paraissait tous les matins : une édition spéciale gratuite avec le programme commenté du jour, la liste des personnalités présentes, des petits potins et l'annonce des conférences de presse. Les artistes ne se cachaient pas, heureux d'être reconnus. Certains étaient même venus pour cela.

Le troisième jour, ce fut la catastrophe. Il plut, rien n'était prévu, la centaine de festivaliers déambulèrent dans le hall du Carlton en quête de nouvelles. En plus c'est un film indien qui était programmé et le bruit courait que tout était prêt pour la réception du soir qui promettait d'être exceptionnelle. La solution a été trouvée : le Palm Beach, casino d'été, fermé à cette époque de l'année, fut mis à disposition des organisateurs du Festival pour la projection du soir. On serait à l'abri et des taxis viendraient chercher les invités à la sortie. Nous eûmes encore droit à des chaises inconfortables et les appareils de projection installés au milieu de la salle faisaient un bruit insupportable. Je n'ai aucun souvenir du film, par contre la réception fut inoubliable. Les salons du Carlton étaient décorés comme un véritable Palais de Maharaджа, des buffets somptueux attendaient les invités et des hôtesseS indiennes offraient aux femmes une magnifique écharpe en cachemire et aux hommes une cravate en soie. Nous découvrîmes la nourriture indienne très épicée, une musique douce accompagnant l'ambiance dépaysante. Des boissons alcoolisées nous furent proposées, mais comme Roger ne supportait pas les alcools forts, nous les avons refusées. Nous vivions un rêve et cela ne faisait que commencer. Vers 2 heures du matin, nous décidâmes de partir, un peu ivres non pas d'alcool, mais de bruit. La promenade jusqu'à notre hôtel calma un peu notre excitation. Mais, comment dormir après cette incroyable soirée ?

Nous demandons le petit déjeuner pour 10 heures, et lisons juste après le programme du jour dans notre Film Français. À part le film du soir, peu sont présentés dans des salles de la rue d'Antibes. Mais à midi, apéritif obligatoire sur la terrasse du Carlton : « tout le monde » est là, artistes, producteurs, journalistes... et nous. Nous n'avons pas faim, ce sera donc cinéma sans savoir ce que nous allons voir. La carte de festivalier est exigée à l'entrée et pourtant il y a très peu de monde. Tout nous intéresse. Quand c'est trop mauvais, nous sortons avant la fin, mais la plupart du temps nous découvrirons des films qui ne passeront jamais à Paris. Nous sommes « des gloutons optiques » comme disait Alphonse Allais.

Le soir, c'est un film russe qui est projeté. Le temps s'est remis au beau et les tenues de soirée ont été abandonnées par une grande partie des spectateurs. En revanche, chacun arrive maintenant avec non plus un petit coussin, mais un véritable oreiller plus confortable. Nous avons changé d'hôtel, nous sommes au Régina, plus cher, mais plus proche des festivités.